

Sylvie Bérard
MES MORTS JEUNE

Sudbury, *Prise de parole*, coll. « Katal », 2025, 102 p.

Hans-Jürgen Greif
Université Laval

Le titre de cet essai indique bien que Sylvie Bérard (qui enseigne la littérature à l'Université Trent) parle ici moins de la mort que de l'impact qu'ont eu plusieurs décès dans son entourage immédiat à différents stades de son enfance et de son adolescence. La suite des chapitres demeure transparente d'un bout à l'autre : dix s'adressent à un grand ami, décédé récemment « de la maladie du corps usé trop jeune [...] trop proche de moi à tous égards », en alternance avec sept personnages, dont la majorité appartient à sa famille immédiate, et deux intermèdes sur des événements impliquant la mort : le visionnement de films d'horreur et la mise à mort de taureaux dans l'arène d'Arles. L'ensemble se termine sur une « Coda » (prise plutôt dans le sens du ballet classique) qui résume en quelques mots le but du livre, proche de l'autofiction : « Faute de pouvoir désormais *écrire à quelqu'un*, en quelque sorte, *j'écris quelqu'un*. » (L'auteure souligne.) À noter : contrairement aux personnes choisies dans l'entourage familial, qui se connaissaient, ce sont les souvenirs et les faits vécus avec un seul individu qui constituent la trame du récit.

Dès le début du texte, l'auteure parle de et à l'ami, disparu trop tôt ; c'est lui et son évolution qui ont déclenché la rédaction de l'essai. C'est pourquoi je préfère scinder ma recension en deux parties : d'un côté la relation entre l'auteure et son ami disparu et, de l'autre, ses autres morts.

Dans les brefs chapitres consacrés à l'ami dont Sylvie tait le prénom, elle utilise le « tu » familier, ce qu'elle fait également dans les autres textes en

s'adressant directement à lui. Ils s'étaient rapprochés au gré du hasard par des connaissances à une époque où « toutes les chansons parlaient de la mort ». Unis par leur sensibilité, ils fréquentaient les bars à la mode, exploraient des drogues et pratiquaient l'amour libre, discutaient de la mort lors d'entretiens souvent ravivés par des films d'horreur, gais ou encore marqués par le *gore*¹. Sylvie se souvient : « Pour tout t'avouer, du plus loin qu'il m'en souviennne, je ne crois pas qu'il y ait eu un âge où je n'ai pas songé à la mort. Elle a toujours été là. [...] J'étais tout aussi fascinée par la non-mort et j'adorais les films de vampires. » La mort ne les impressionne pas (encore) outre mesure : ils sont jeunes — même si Sylvie connaît la Camarde mieux que lui par deux épisodes qu'elle n'oubliera jamais ; elle les lui confiera plus loin dans le livre.

Un jour, l'ami part étudier dans l'Ouest canadien, revient par la suite au Québec ; son expérience l'a déçu, fragilisé et rendu mélancolique. Il change de discipline, abandonne les sciences pour se vouer à la littérature. Quand il rend visite à Sylvie, qui habite Toronto, ils se mêlent au grand défilé *Pride*. Au milieu de la foule festive, il souffre d'un sévère accès de panique. Avec l'aide de Sylvie, il se stabilise, travaille à sa thèse, rencontre l'homme de sa vie ; le couple s'installe dans une banlieue montréalaise. Là, le sort frappe de nouveau : un jour, la maison est la proie des flammes qui détruisent tout, incluant les manuscrits. Cette « catastrophe », loin de l'abattre, se présente à lui sous la forme d'une renaissance : la vie lui sourit, l'homme aimé est à ses côtés, il trouve enfin un emploi à la hauteur de ses compétences.

De son côté, Sylvie vit désormais avec sa partenaire en Ontario ; leurs rencontres s'espacent. Quand elle reçoit la nouvelle de sa mort, elle avoue la disparition de « certains de [s]es repères en même temps [qu'elle l'a] perdu ». Sa

¹ Comme *My beautiful Laundrette* de Stephen Frears (1985), *Querelle* de Rainer Werner Fassbinder (1982) ou *Noir et Blanc* de Claire Devers (1986).

perte l'amène à réfléchir à toutes celles et ceux qui l'ont quittée : elle se rend compte qu'elle n'a pas eu le temps « de vieillir pour bien mesurer l'importance de leur présence ». Dans le but de combler ce manque douloureux, même s'il est adouci par l'amante auprès d'elle, Sylvie commence à rédiger son essai : « Ce livre a été inévitable. » En écrivant sur *ses morts*, elle ressent « le besoin de retenir l'image des [s]es proches par les mots, de les photographier dans [s]on écriture », ce qu'elle avait déjà fait lors de la tuerie de Polytechnique². Dans l'épilogue (la *Coda*), elle revient sur l'importance de la rédaction : « Je t'ai écrit et tu m'as *écrite* [...], tu travaillais avec les mots. Ce n'est peut-être pas pour rien que « *Language is a virus from outer space* » était ta citation favorite ; la phrase était tirée d'une chanson de Laurie Anderson que tu aimais beaucoup, inspirée par un de tes auteurs fétiches, William S. Burroughs.³ » (Les italiques sont de l'auteure.)

Dans les portraits de ses morts qu'elle présente à son ami, la narratrice les identifie par leur prénom et explique pourquoi ils et elles ont eu leur place ici. Le premier personnage évoqué est sa grand-mère paternelle, Yvonne (1903-1930), décédée dix jours après la naissance du futur père de Sylvie ; les mauvais soins médicaux portés aux parturientes à l'époque sont bien connus. Pour aider le jeune veuf et sa charge de trois enfants en bas âge, une de ses cousines germaines prend la relève de la défunte. Mais la belle-mère est peu souriante, sans affection véritable pour les petits « adoptés », plus particulièrement à l'égard du plus jeune de la fratrie qui cherche à se consoler de sa mère disparue auprès de ses sœurs plus âgées. Par contre, Ernest (1899-1968) le grand-père paternel de l'auteure et sa fille ont été

² Bouleversée, l'auteure rédige pendant la nuit du 6 au 7 décembre 1989 ses réflexions sur l'événement tragique.

³ William Seward Burroughs (1914 – 1997), écrivain et peintre états-unien important. Avec Jack Kerouac et Allen Ginsberg, il est l'une des figures de proue de la *Beat Generation*, omniprésente dans la contreculture des années 1960.

très liés, pas seulement à cause de leur même date d'anniversaire, mais surtout par des tempéraments marqués par le sens de la rigueur et de la justice.

En 1972, après de multiples fausses couches, la mère de Sylvie (cette dernière est toujours fille unique), se retrouve à nouveau enceinte. Cette fois, les médecins veulent sauver à tout prix le bébé et la dirigent à l'hôpital Notre-Dame à Montréal, déjà une institution universitaire. Deux semaines plus tard, alors que la mère perd beaucoup de sang, le travail commence. Cependant, ce fœtus de 500 grammes n'a pu se développer pendant ses vingt-trois semaines de gestation. L'hémorragie perdure. Pour l'arrêter, les médecins en néonatalogie pratiquent *in extremis* une hystérectomie. Elle échappe de justesse à la mort, se remet très lentement. Le petit Joseph meurt dix-sept jours plus tard dans l'incubateur. Sa sœur qui rêvait de jouer avec un frère se console : maman a survécu.

La mort continue à frapper l'entourage de Sylvie. Lysane Beaudry (1965-1974), la meilleure copine de Sylvie, vient de mourir dans un accident de voiture, tandis que les parents et la sœur aînée ne souffrent pas de blessures sérieuses. Quand Sylvie frappe chez Lysane, le père lui ouvre et dit que sa fille « n'ira plus jamais à l'école ». Sous le choc, Sylvie poursuit son chemin, se confie à l'enseignante qui ne tarde pas à confirmer les dires du père de l'élève. Cette césure est aussi bouleversante pour l'enfant que le moment où elle apprendra, des décennies plus tard, le décès de son meilleur ami. Comme d'autres camarades, elle se rend au salon funéraire faire ses adieux à Lysane : « Cette mort a laissé un grand trou dans mon enfance. »

Entrent en scène d'autres morts, comme celles, publiques, célébrées dans l'arène d'Arles lors d'une corrida. Sans être préparées à de tels spectacles, Sylvie et sa compagne assistent à une suite d'horreurs dépassant les films *gore*. La narratrice tente de les neutraliser en adoptant l'œil d'un anthropologue afin d'intellectualiser les « combats » entre l'homme et l'animal auxquels « tout le reste de [s]on être se

refusait » (nous sommes en 2006 ; la mise à mort des taureaux est toujours pratiquée couramment dans le Sud de la France). Hypnotisée, elle observe le public arlésien et ce qu'elle prend pour du *fair play* face aux animaux qui se sont montrés braves et courageux au point où, parfois, le public exige qu'ils soient épargnés⁴.

Revenons au sort inévitable de l'être humain, « adouci » par le recours à l'aide médicale à mourir, option dont le livre ne peut parler puisqu'à l'époque elle n'existait pas. Nous suivons la vieillesse du grand-père maternel, Hermas (1899-1977, prénom rare de nos jours, lié à Hermès, le messager des dieux grecs). Survivant de la Grande Guerre, il habite avec sa femme dans la nouvelle maison de la famille Bérard. Avec l'âge, sa santé décline. Ses proches jugent qu'il est plus prudent de le transférer à l'hôpital des vétérans de Sainte-Anne-de-Bellevue, un endroit peu accueillant pour une fillette de dix ans, peuplé de vieillards et d'anciens combattants de la guerre de Corée. Ces hommes ne reconnaissaient plus les membres de leurs familles, ils étaient estropiés et demeuraient souvent muets sur les images qui les habitaient. À son décès, sa petite-fille retrouve pour la dernière fois plusieurs membres de sa famille.

Un souvenir tout particulier demeure la mort subite de son parrain Philippe (1919-1979), annoncée sans ménagement par la directrice du pensionnat où vivait Sylvie. Plus tard, après son décès, la pupille semblait ignorer la place importante qu'occupaient cet homme et sa femme, la marraine. Car leur couple était le troisième des duos de parents que la fille unique du côté maternel aimait : son père et sa mère, son grand-père et sa grand-mère. Pourtant, Sylvie adorait l'oncle Philippe, toujours prêt à adoucir sa peine quand une contrariété la faisait pleurer. Malgré son affection, ses prévenances et son amabilité, il lui a laissé des images et des traces imprécises.

⁴ Il n'est pas rare que le taureau « gracié » par le public retourne auprès de ses congénères. Le plus souvent, il finit sous forme de ragoût dans des marmites.

Pour terminer la narration de ses premières morts, vécues dans l'enfance, l'auteure évoque le souvenir d'Ida (1899-1981), sa grand-mère maternelle. Son portrait présente une femme bienveillante, honnête et intelligente, au verbe juste, quelque peu sorcière par moments. Même à seize ans, des enfants peuvent encore croire qu'un être aimé leur sera indispensable, et qu'il vivra longtemps. Ce qui nous redirige vers la mort de l'ami, point de départ du livre.

Au-delà des chocs qui ont touché profondément l'auteure — la mauvaise nouvelle, suivie de l'incrédulité, les regrets d'apprendre trop tard la perte d'un proche cher, incluant les animaux —, l'essai n'aborde pas la problématique de la mort comme notre finitude. Il demeure une longue lettre à l'ami disparu, le plus récent élément-pivot auquel se greffent les personnages qui ont scandé les différentes étapes de la vie de Sylvie Bérard. Ces portraits, marqués par l'humour et la tristesse sincère, révèlent d'un côté les faiblesses, les forces et les travers humains. De l'autre, ils présentent l'éventail de leurs traits particuliers qui occultent la perception personnelle de la mort chez l'auteure, incluant les pages dédiées à l'ami disparu.